

Henry Chapier

# **Il est interdit de vieillir**

**Publibook**

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook  
14, rue des Volontaires  
75015 PARIS – France  
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0113813.000.R.P.2009.030.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2009

à ceux qui partagent avec moi les joies de l'âge

à tous les jeunes  
qui rêvent de la retraite en naissant

à mes très proches  
qui m'ont inspiré la passion de transmettre.



## Avant-propos

Je n'ai guère l'intention de voler au secours des seniors réduits au chômage par des entrepreneurs cyniques dans le but d'alléger leurs charges sociales, ni de lancer un appel aux jeunes générations en faveur des vieux.

Nos politiques et les médias sont passés maîtres dans l'art des déclarations compassionnelles, et les victimes du système sont bien coupables de s'incliner. Si on les écoute sans réagir, pourquoi ne pas imaginer qu'à côté des pancartes signalant l'interdiction de fumer, ne figure bientôt un nouveau slogan : « il est interdit de vieillir... » ?

Ce discours sur l'âge n'est guère innocent, et il trouve son origine dans le désir et le culte de la retraite, ce statut qui semble nourrir les rêves de nos compatriotes en naissant. A force de se considérer épuisé dès la quarantaine, on capitule, meurtri par les coordonnées inscrites sur une carte d'identité ou le curriculum vitae par les responsables des fameux services des relations humaines. Cette attitude relève moins de réalités économiques

ou sociales que d'un état d'esprit nécessitant une bonne psychothérapie.

Enfin, le paradoxe de notre société tient au virus du jeunisme, qui prend la forme d'une épidémie galopante et confine parfois – au niveau des mentalités – à la sénilité.

Or pour se prémunir contre les ravages de cette drôle de maladie, il suffit de s'entendre sur le choix des mots, sans avoir peur du temps qui passe. Autrement dit, ne pas opter pour la démarche du Faust de Goethe qui – pour retrouver son image de jeune homme – vend son âme au Diable...

# Chapitre I

## A l'origine du jeunisme, un fantasme de vieux frustrés

Nul ne contestera le fait qu'à l'origine du jeunisme, il y a bien un fantasme de vieux frustrés, attachés à l'image de la femme-objet désormais hors d'atteinte vu leur âge.

Le phénomène commence dans les grands médias audiovisuels où les dirigeants offrent l'antenne à de bien jolies filles en échange de quelques privautés. Cela existe depuis la Belle Epoque, âge d'or des fameuses cocottes remplacées, dans notre démocratie avancée, par de pimpantes secrétaires. Malgré la parité proclamée par décret, ces pratiques machistes affectent toutes les catégories sociales, seules quelques valeureuses résistantes ayant recours aux procédures, au nom du harcèlement sexuel.

Tel n'est pas heureusement le cas pour les gens équilibrés qui tracent une véritable ligne de démar-

cation entre l'impératif d'un désir à combler et la recherche d'une compétence professionnelle.

Or les jeunes qui sont recrutés souhaitent logiquement faire leurs premiers pas en compagnie de seniors expérimentés que les capitaines d'industrie et les chefs d'entreprise licencient le plus souvent après la cinquantaine.

Paradoxalement, ces débutants font à leur tour les frais du jeunisme à la mode lorsqu'on les déclare, au bout d'un certain temps, pas assez efficaces.

Comment sortir de ce dilemme sinon en analysant ce que recouvrent les termes de jeune et de vieux, au-delà de l'actuel constat socio-économique ?

J'imagine qu'on ne parle le mieux que de son propre vécu, ce qui m'inspire un rapide retour en arrière et peut-être un moyen d'y voir clair pour moi-même, comme pour les autres.

D'après mon état civil, j'appartiens – je suis dans ma soixante-seizième année – à la catégorie des vieux. Est-ce à dire que j'ai pris ma retraite, que j'ai renoncé à mes activités professionnelles et que je me contente du statut de monument national que me vaut, avec le recul du temps, le fabuleux destin de mon « Divan » ?

Ce qui me paraît étrange, c'est l'intérêt et la nostalgie du grand public pour cette émission, à en juger par les réactions spontanées des téléspectateurs appartenant à toutes les catégories sociales, quel que soit l'âge de ceux qui m'interpellent. Curieusement ce ne sont pas les seniors qui sont majoritaires, mais les quadragénaires, aussitôt rejoints par les vingt à trente ans admis à veiller tard par leurs parents.

Pourquoi « Divan » reste-t-il encore ancré dans leur mémoire quatorze ans après son interruption ? Quand je les interroge, ils me répondent que les invités stimulaient leurs propres vocations, qu'ils éclairaient en quelque sorte leur démarche, en un mot qu'ils s'identifiaient aux élans de leur adolescence ou encore qu'ils correspondaient à leur place sur l'échiquier familial de leur propre enfance.

Enfin, pour la plupart, ils appréciaient le fait que je n'allais jamais leur arracher des détails sur leur vie sexuelle ni la moindre anecdote piquante, mode qui ne les séduit guère aujourd'hui.

Dans ma conception du métier, ces témoignages recueillis au hasard des rencontres dans la rue, dans le métro ou encore dans les grands rassemblements populaires ont beaucoup plus de valeur que les propos des décideurs d'une télévision axée sur le jeunisme.

« Divan » n'a cessé d'être décliné par de nouvelles têtes, et les tentatives d'exploiter le concept n'ont jamais tenu, même lorsque des jeunettes séduisantes ont voulu relever le défi.

La raison me semble évidente : pour s'intéresser à l'autre, il faut se mettre en retrait derrière l'invité et le mettre en confiance. Cela exige du tact, de l'intuition et des références : ce n'est plus une question d'âge mais de mentalité.

Or notre époque souffre d'un narcissisme exacerbé que le jeunisme – loin de le guérir – accentue.

Quand il m'arrive de regarder les journaux télévisés, je me demande parfois si la très jolie fille qui est censée m'informer reste crédible lorsqu'elle m'annonce ce qui se passe en Afghanistan, et si elle nous éclaire sur la différence qui existe entre les sunnites du Liban et ceux d'Irak. Sa photogénie a beau être séduisante, elle n'habite pas son texte, et c'est bien cela qui nous dérange. La différence de sexe dans cet exercice confine au même constat.

Il n'y a qu'en France que nous avons droit à ce genre de dérive. Aux Etats-Unis, les éditorialistes compétents ne sont pas des mannequins, et les « anchormen » comme les femmes dépassant la

soixantaine brillent par leurs compétences et l'autorité qui se dégage de leurs propos.

Les ravages du jeunisme écartent également du petit écran d'excellents animateurs de programmes. Imagine-t-on qu'on peut remplacer au pied levé un Bernard Pivot au motif que ses tempes argentées vous empêchent d'accéder à l'univers d'un Soljenitsyne ? L'impératif cosmétique poussé à ce niveau devient une aberration, et surtout un mauvais coup porté aux auteurs et aux livres les plus singuliers qu'il nous faisait découvrir dans l'enthousiasme, l'humour et le sens du spectacle. Ceux qui lui succèdent manquent le plus souvent, à quelques exceptions près, de culture générale et de références, soucieux qu'ils sont d'assurer le taux d'audience et la promotion en priorité.

Je ne donne pas ce genre d'exemple pour en faire un plaidoyer personnel, mon envie n'étant guère de revenir à l'antenne avec une jeune fille prépubère blottie sur mes genoux. Je crois simplement que ma passion de transmettre aux plus jeunes, de partager les trésors des connaissances que j'ai accumulées, est bloquée par une sorte de décret diabolique concernant les vieilles générations.

Je n'en conçois aucune amertume, notamment depuis que mon dialogue avec les jeunes passe par Internet, la blogosphère ou l'échange par e-mail.

En 1974, dans *Crée ou crève* publié chez Grasset, je presentais déjà la fin proche de la communication verticale, à savoir celle d'un petit écran censé représenter l'école du soir, devant des millions de téléspectateurs calés dans leurs fauteuils comme des fidèles sur leur prie-Dieu.

J'observe que de nos jours les nouvelles technologies rendent à chacun sa liberté de choix et que cette interactivité abolit les frontières générationnelles.

Ces messages que je reçois sur mon site ou encore à mon adresse sur la Toile expriment la curiosité des jeunes qui découvrent pas exemple que Vangelis a composé la musique de mes longs-métrages disponibles sur la VOD de l'INA ou que j'ai eu la chance de pouvoir filmer en 1969 les exercices militaires des Black Panthers dans *Un été américain*.

Certains commentent avec étonnement mes interviews des DJ tels Manu le Malin, mes prises de position en faveur des musiques électroniques, et même ma participation à de grands rassemblements techno, comme l'a été la fameuse nuit de la « Boréalis » à Montpellier.

Je note bien que pour les gens en place ce côté atypique les gêne, occupés comme ils le sont à